

ZÉPHINE

Marie-José Boulade Ducatez

Zéphine

Récit

Éditions Persée

Consultez notre site internet



© Éditions Persée, 2016

Pour tout contact :
Éditions Persée – 38 Parc du Golf – 13 856 Aix-en-Provence
www.editions-persee.fr

*À mes petits-fils bien aimés,
Thibault et Robin*

*« On peut être pauvre, si l'on sait s'émerveiller, on est riche.
On peut être riche, si l'on ne sait pas s'émerveiller, on est pauvre.
On passe à côté de l'essentiel, on manque la beauté du monde,
la richesse des êtres humains, la profondeur de l'existence. »*

Bertrand Vergely

Je viens d'avoir huit ans. Notre petite quatre-chevaux s'est immobilisée devant une voyette¹ que je connais bien. Mes parents sortent et ma mère fait les dernières recommandations :

— Surtout pas de larmes ce soir lorsque nous allons te laisser, tu dois montrer que tu es contente de passer des vacances ici.

D'un réflexe, je ravale d'hypothétiques larmes. Je sais qu'il faudra faire « comme si » mais je sais aussi que je n'aurai pas trop à me forcer.

Les quelque soixante kilomètres qui séparent notre région minière de la région audomaroise m'ont un peu engourdi les jambes et je suis contente de marcher. En tête de file, le sentier est étroit, je dévale la dizaine de mètres qui nous séparent d'une petite maison blanchie à la chaux et couverte de tuiles rouges ; de loin on dirait qu'elle s'aplatit comme pour mieux résister au vent ; elle s'aplatit et elle s'étale. À mi-sentier, je dois me hisser sur la pointe des pieds pour dégager le loquet d'une barrière qui nous immobilise tous. J'ai dû grandir car l'année dernière encore, j'avais besoin d'un adulte.

Nous sommes maintenant dans le jardin. D'un regard furtif à gauche, j'évalue les grappes de groseilles rouges qui alourdissent les feuillages. J'aurais bien envie de retrouver ce petit goût acidulé mais, déjà, devant la porte quelqu'un s'agite, quelqu'un qui semble démesuré tant la maison est basse. C'est Joséphine ! Visiblement elle nous attend et, comme d'habitude, nous arrivons,

1 – *Voyette : sentier*

selon elle, trop tard. Avec Joséphine, quelle que soit l'heure, c'est toujours trop tard !

Derrière moi, mon grand-père et ma grand-mère chargés de valises et de bagages en tous genres, avancent une vague explication sur le pseudo-retard tandis que mes parents et mon frère, tout sourire dehors, embrassent chaleureusement la vieille dame.

Joséphine est l'une des sœurs aînées de ma grand-mère Gabrielle. Elle a tellement travaillé qu'elle est, sans exagération, pliée en deux. Zéphine, ma grand-mère l'appelle ainsi, est une forte personnalité au franc-parler légendaire... dans notre famille !

L'oncle Émile, resté à l'intérieur, nous salue à son tour, plus sobrement mais non moins cordialement. Il a les sourcils tellement épais et broussilleux que j'ai presque envie de les lui peigner !

— Bonjour, petite sœur, me dit-il, comme tu as grandi !

L'oncle Émile, comme Zéphine d'ailleurs, ne m'appelle jamais par mon prénom : ils me disent « petite sœur » ou « sœurette » alors qu'un demi-siècle nous sépare !

Émile et Zéphine ne sont pas mari et femme. Non ! Ils sont frère et sœur. Quand ils ont, l'un et l'autre, perdu leur conjoint, ils ont décidé d'habiter ensemble : ce qui rassure beaucoup Zéphine toujours très inquiète quant à la solidité de sa maison :

— Le vent n'aura-t-il pas, un jour, raison de la toiture ? La pluie ne finira-t-elle pas par s'infiltrer dans les murs de torchis ? Le pignon exposé aux intempéries va-t-il tenir le coup ?

Telle est l'angoisse de ma grand-tante et quand elle voit noir, elle sort, prend de la distance, regarde sa petite maison blanche et se rassure tout haut :

— Non, je n'ai pas à m'inquiéter, ça tiendra, c'est du solide ! Ovide me l'a dit. Ovide, c'est mon grand-père et il s'y connaît en maisons car il est charpentier de métier.

À peine Ovide et Gabrielle ont-ils déposé les bagages dans leurs chambres respectives que le contenu du garde-manger apparaît sur la table : brioche, tartines géantes, beurre de ferme, confi-

ture maison. Et maintenant, attention, c'est du sérieux ! Il s'agit de bien manger car Zéphine a l'œil et ce serait lui faire un affront que de faire la fine bouche. Il faut en prendre et en reprendre. Pas de manières, s'il vous plaît !

Le goûter terminé, je me glisse discrètement dans la pièce à côté qui sera ma chambre pendant ces quelques jours. La chaise longue convertie en petit lit bien confortable attire mon regard de même que le magnifique poêle flamand, éteint, bien sûr, car nous sommes en été. J'observe avec curiosité les meubles de la pièce : un petit secrétaire bien encaustiqué et une vieille garde-robe. Posée sur une sellette, la tête sculptée d'une jeune fille au regard énigmatique me laisse perplexe de même que de mystérieux cartons empilés dans un coin.

Mes parents et mon frère vont repartir et je vais rester là, avec mes grands-parents, ma grand-tante et mon grand-oncle pour une durée indéterminée. Le moment du départ est toujours un peu dur mais je serai à la hauteur des recommandations. Pendant cette période, je ne croiserai aucun enfant de mon âge, les distractions seront rares, les jeux limités. Et pourtant, de cet isolement campagnard je garde de merveilleux souvenirs. Ces quatre adultes vieillissants m'entourent d'une présence aimante et chaleureuse. Le regard bienveillant qu'ils portent sur moi fait de moi une petite princesse, leur petite princesse.

Le côté droit encore tout engourdi par une position nocturne plus que fantaisiste, j'ouvre les yeux dans la pénombre et il me faut bien quelques secondes avant de me rendre compte que je ne suis pas à la maison mais chez Zéphine à Nordausques. Il doit être tôt car les meubles se détachent à peine des murs et la maison est silencieuse. Je me lève sans bruit et me dirige instinctivement vers la fenêtre sans doubles-rideaux ni volets : il fait jour mais le soleil hésite encore à percer les nuages. Devant moi, le jardin bien soigné de l'oncle Émile aligne ses plates-bandes tirées au cordeau. J'ai encore beaucoup de mal à reconnaître les légumes mais j'aperçois, près de l'allée, de nombreux pieds de salade et, à l'autre extrémité, les rames des haricots. Plus près de moi, les capucines ont envahi le rebord de fenêtre et la rosée a déposé des petites perles dans les feuilles arrondies. Je regarde et regarde encore cette scène, ô combien inhabituelle. Tout au loin, les groseilliers, très resserrés forment une haie de clôture. À ma droite, le champ de blé bien mûr ondule sous la brise et les coquelicots dorment encore sous leurs corolles repliées.

Des ronflements intenses me parviennent de l'une des deux chambres qui jouxtent la pièce où je me trouve : Émile et Ovide y sont réunis pour des raisons d'ordre pratique, de même que Zéphine et Gabrielle dans l'autre, sinon il manquerait une chambre et un lit, la maison est petite !

Je retourne dans la chaise longue et je ferme les yeux pour m'imprégner totalement de l'univers entrevu, de ces images et

impressions nouvelles qui me plaisent tant ! Aux extrémités du mur devant moi, une petite porte conduit à chaque chambre de la maison : l'une côté nord et l'autre côté sud, avec pour seul meuble un grand lit et très peu d'espace pour en faire le tour. Les murs sont nus, aucune fioriture, aucune fantaisie : on y va pour dormir et le matin on n'y traîne pas, encore moins l'hiver car ce n'est pas chauffé. On m'a donné la meilleure part et l'endroit où je dors est accueillant. Zéphine, c'est sûr, y est pour quelque chose. Elle a mis tout son cœur à préparer cette pièce. Dans les demeures modestes, il se trouve toujours un endroit bien soigné où l'on expose ce que l'on a de plus beau et que l'on réserve aux invités de marque et je sens bien que je suis une invitée de marque !

Le temps me semble long, mais pas question de tambouriner pour réveiller la maisonnée. J'attends, impatiente, le réveil des aînés. Tout à coup, je pense à ces cartons volumineux empilés dans un coin et, la curiosité éveillée, je me lève : entrevoir un seul instant ce qu'ils contiennent ! Pourquoi m'a-t-on défendu d'y toucher ? Obéissante de nature, je n'ose cependant braver l'interdit.

Dans la chambre, côté sud, il me semble entendre des éclats de voix : les femmes plus matinales ouvrent la porte :

— Déjà réveillée, sœurlette, as-tu bien dormi ?

Sans attendre la réponse, ma grand-mère m'invite à enfiler une veste et à me mettre dans la cheminée. Nous sommes au mois d'août mais le poêle de la cuisine reste allumé, autant pour la cuisson des repas que pour le bien-être.

Zéphine a un poêle à combustion continue, ce qui lui évite la corvée de devoir le rallumer chaque matin et de garder une température constante, surtout les longs mois d'hiver.

Très vite, je sens la bonne odeur de café et de chicorée se répandre dans cette pièce vaste avec sa longue table et sa grande cheminée. La chaleur du poêle me fait presque somnoler mais déjà des bols énormes sont posés sur la table et une quantité de bonnes choses apparaissent. Rien n'est comme à la maison et cela m'en-

chante ! Les hommes, réveillés par le verbe haut des sœurs et le fracas des bols arrivent en bâillant, les cheveux en bataille. Mon grand-père m'embrasse tendrement et l'oncle Émile me tapote l'épaule. Les deux hommes ouvrent la porte et franchissent le seuil en observant le ciel et la nature : le vol des oiseaux, la limpidité de l'air, l'orientation du vent sont autant d'éléments qui affinent leur prévision pour la journée. De là dépendent toutes leurs activités : leur large sourire nous fait espérer une belle journée.

Nous partageons ce repas tous ensemble, dans la douce lumière d'un matin d'été. Rien ne vient perturber ce moment privilégié. Le monde de la radio avec ses informations intempestives n'est pas invité à la table. Nous sommes juste entre nous, chacun avec ses pensées et ses désirs pour l'accomplissement de la journée à venir. L'horloge égrène son chapelet d'heures lentement. Aucun tumulte, aucun empressement. On a le temps. On sait vivre.

J'attends sagement mon tour pour la toilette du matin que chacun effectue dans l'arrière-cuisine pour préserver l'intimité mais déjà, on me dit que je serai la première : les adultes savent bien que l'aventure n'attend pas ! La découverte et l'exploration sont des sources de bonheur indicibles chez les enfants. La maison de Zéphine et son jardin seront mon île aux trésors et ma caverne d'Ali Baba !

Dans les années soixante, Nordausques, situé entre Saint-Omer et Calais est un gros bourg traversé par une Nationale. C'est un petit îlot de verdure dans un océan de cultures. L'endroit que je préfère est la rivière, la « Hem », bordée de saules et de peupliers et nous empruntons souvent l'une de ses rives pour rejoindre les magasins du village.

À Nordausques, nous sommes encore en Artois mais aux confins de la Flandre : c'est une région de collines et vallons, juste avant la grande plaine maritime qui s'étend jusqu'aux Pays-Bas. La mer n'est pas loin, à une bonne vingtaine de kilomètres mais on est peu tourné vers elle : c'est l'agriculture qui domine et la moindre parcelle est exploitée jusqu'aux dunes.

Dans cette France encore très rurale, la plupart des familles sont paysannes. C'est le cas de Zéphine et des siens, les « Devigne ». Les parents de Zéphine, mes arrière-grands-parents que je n'ai pas connus, étaient de pauvres fermiers dont l'unique désir fut d'accéder à la propriété ; ce qu'ils firent, cependant fort modestement. Pour réaliser ce rêve, ils se sont usés à la tâche et ont sacrifié les aînées de leurs neuf enfants. C'est ainsi que Clémence, Zéphine et Gabrielle ont été privées d'école, pourtant déjà obligatoire en ce début de vingtième siècle. Elles étaient louées à de gros propriétaires qui venaient les chercher à l'école selon les besoins. Ma grand-mère ne s'est jamais remise de cette absence d'instruction. Combien de fois l'ai-je vue, en larmes, nous expliquant à mon frère et à moi, comment elle était régulièrement arrachée de la